

ter, Walter, viens sur mon cœur ; viens que je t'embrasse comme un fils chéri ! Qu'Adélaïde soit ta femme, et puisse Dieu bénir cette sainte union ! ”

Pendant que Van den Broeck pressait en même temps sur son cœur le jeune officier et sa fille, le gouverneur s'approcha à son tour et dit en souriant :

“ Il manque une chose à ce mariage... ”

Et, frappant sur l'épaule de Walter, il ajouta :

“ Je remplirai la dernière condition ; vous êtes capitaine, monsieur Pietersen ; gardez le commandement des braves qui vous ont secondé dans votre héroïque entreprise. Walter Pietersen ; vous êtes un digne fils de la Néerlande ! ”

Tandis que madame Van den Broeck et Adélaïde adressaient au capitaine des paroles d'amour et de tendresse, Walter fixait dans l'espace un regard vague et incertain et tremblait sous le poids d'une indicible émotion... Il aperçut tout à coup Congo qui, à cinq ou six pas de lui, le regardait, les mains jointes, d'un œil où rayonnaient un ardent espoir et une fervente prière.

Le jeune officier se rappela aussitôt le dévouement sans réserve dont l'esclave avait toujours fait preuve envers lui, et ce que lui, Walter, avait promis au pauvre nègre.

Il échangea à voix basse quelques paroles rapides avec Van den Broeck, et après avoir obtenu l'assentiment de celui-ci, il courut à l'esclave, lui prit la main et lui dit d'une voix émue :

“ Congo, je t'ai compris : tu songes à ma promesse, n'est-ce pas ? Ah ! je la remplirai. Tu as un cœur reconnaissant, fidèle, brave, tu as versé ton sang pour la gloire de la Néerlande... et tu ne profiteras pas de la victoire ! Congo, le capitaine vient de te donner à moi, et moi, mon bon Congo, je te donne la liberté ! ”